

63 après l'an Re  
Héloïse Berthomé

Sept heures du matin. La montre greffée à mon poignet me délivre une décharge électrique. J'étouffe un bâillement et titube jusqu'au petit fauteuil défoncé où dort ma grand-mère. Je m'approche silencieusement de la vieille femme et contemple quelques instants son visage pâle. Sa peau est flétrie par l'âge et ses traits sont tirés par la fatigue. Des gouttes de sueur coulent sur son front. Elle est au plus mal. Je remonte le bout de tissu qui lui fait office de couverture, l'embrasse tendrement sur le front et sors de la pièce.

Je traverse le couloir sombre en trébuchant sur les corps endormis, récoltant au passage une série d'insultes, avant de descendre les escaliers quatre à quatre et de me précipiter dans la rue. Une odeur âcre me prend au nez. Je me dépêche de nouer un foulard autour de mon visage et m'enfonce dans la rue embrumée. La poussière grise m'irrite les poumons. On va tous crever du cancer à cause de la pollution, au grand bonheur de la haute société ! L'épaisse couche grisâtre n'atteint pas encore leurs étages, alors ils s'en fichent. Nous, en bas, notre espérance de vie ne dépasse pas les trente ans, mais bon, pour eux nous ne sommes que des parasites ! Ma montre vibre trois fois. Je presse le pas. Il ne manquerait plus que je sois en retard !

\*\*\*

Nous sommes en 63 du calendrier Re. La Terre est maintenant peuplée de plus de vingt milliards d'individus. Face à cette croissance qui dépassait de loin les pires scénarios envisagés par le Conseil Scientifique, les différents gouvernements ont décidé il y a 63 ans de lancer l'opération Renouveau. Un projet qui avait été rendu possible grâce à un jeune savant talentueux, Thomas Greys. Il avait trouvé le moyen de remplacer l'oxygène produit par les arbres, en le créant à partir du CO2 stocké dans les anciens réservoirs pétroliers. Devant la demande toujours croissante d'énergie, d'eau, de nourriture et de logements, les dirigeants ont rasé l'ensemble des forêts et ont érigé en un temps record une seule et même ville qui couvre l'ensemble du globe : la Mégapole, transformant la planète bleue en une planète de métal. Ils ont aussi lancé une culture de fourmis et créé un petit pain plat, incolore et inodore à partir de ces insectes. Le peuple était nourri. Pour ce qui est de l'eau, les chercheurs n'ont malheureusement pas trouvé de solution miracle. Il fallait continuer à puiser dans les réserves de la Terre. C'est ainsi que l'humanité a complètement abandonné la voie sur laquelle elle travaillait depuis des siècles : l'écologie.

\*\*\*

Au bout de quelques longues minutes de marche à l'aveuglette, je débouche

sur un immense bâtiment aux cheminées fumantes. Je me glisse dans la longue file d'ouvriers qui attendent, mon petit gabarit d'un mètre cinquante contrastant avec les silhouettes massives et bien bâties des autres. On est plusieurs centaines à travailler ici, c'est l'une des usines les plus importantes de toute la ville. On y produit les fameux pains aux fourmis. Après une demi-heure d'attente, j'arrive aux contrôles. Je place ma montre devant le portique sous le regard mauvais d'une sentinelle pour attester de ma présence.

Je m'avance ensuite jusqu'au mètre carré de comptoir qui m'est dédié et commence à travailler. Mes mains vont vite, mes doigts habiles saisissent le rectangle beige sur le tapis roulant, le coupe en quatre parts égales, d'un geste assuré, avant de donner les morceaux à mon voisin de droite qui les enfournera. Il faut dire que ça fait cinq ans que je refais les mêmes gestes, 10 heures par jour, 6 jours par semaine, 52 semaines par an. Trace de l'Avant, le dimanche est resté le jour du repos. Selon ma grand-mère, cela remonterait à la création du monde par une force imaginaire appelée Dieu. Il aurait travaillé à son œuvre durant six jours, puis le septième jour, il se serait reposé. Moi, je ne pense pas que Dieu existe car s'il avait vraiment créé la Terre, il n'aurait jamais laissé les Hommes la malmenier comme ça ! Grand-mère, elle, croit encore en Lui. Elle pense qu'Il ne nous a pas abandonné mais qu'Il nous met à l'épreuve pour tester notre foi. Je crois qu'elle a besoin de se raccrocher à quelque chose, d'espérer pour ne pas sombrer. Il faut dire qu'elle est une des dernières à avoir connu la vie d'Avant et à être encore en vie. Elle passe son temps à ressasser ses souvenirs et à maudire Thomas Greys. Moi, je pense qu'elle s'invente des histoires car manger de la viande et des tomates tous les jours, se promener dans des « forêts », vivre dans une « maison » avec un grand « jardin », aller à « l'école », ça me paraît impossible. Elle est très vieille et un peu sénile alors bon, je pense que tout cela n'est que le fruit de son imagination. Un peu comme son Dieu... Si on avait un dieu aujourd'hui, ce serait la science.

\*\*\*

Je tourne la poignée et entre dans la petite pièce. Je jette ma veste et mon masque en tissu sur une petite chaise en paille à trois pieds avant de me laisser glisser dessus en soupirant.

« Ta journée s'est-elle bien passée ? » me demande une voix chevrotante.

Je me tourne vers la vieille femme assise sur le fauteuil. J'acquiesce d'un signe de tête avant de me lever et de sortir de ma poche mon maigre salaire quotidien que je place dans sa main. Elle regarde le petit pain beige et son visage s'assombrit :

« Regarde-moi ça ! Qu'est-ce que c'est, hein ? Ça n'a aucune odeur, aucun goût. Avant, on mangeait des tomates, de la salade et de la viande. C'était fabuleux... marmonne la vieille femme en me redonnant l'aliment.

— Grand-mère, il faut que tu manges. Tu dois reprendre des forces !

— Je ne veux pas. Je suis vieille et malade. Je vais mourir. Je ne veux plus manger pour survivre. Qu'est-ce que je donnerais pour pouvoir goûter une dernière fois aux tomates... soupire-t'elle faiblement.

— Grand-mère, ce n'est pas raisonnable, tu dois manger.

— Si tu avais connu la vie d'avant, tu comprendrais... Manger, c'était plus qu'assouvir un besoin vital, c'était un réel plaisir. Je suis mourante, mon petit... Je ne vais plus me forcer à manger cela, gronde-t'elle. Ne t'inquiète donc pas pour moi. Une fois au Paradis, je pourrai manger des pommes de terre, de la viande et des tomates à loisir. Comme j'ai hâte...

— Et si la vie après la mort n'existait pas ? Si tout ce que tu me racontes sur la vie d'Avant n'était que le fruit de ton imagination ? La vie, ici, est bien réelle ! Peut-être qu'elle n'est pas pleine de bonheur, mais elle a le mérite d'exister ! Et moi ? Tu penses à moi ? Qu'est-ce que je deviendrais sans toi, hein ? » m'emporte-je avant de m'enfuir en courant, les larmes aux yeux.

Pourquoi l'Homme fait-il autant de mal ? Des gens meurent tous les jours dans d'atroces souffrances ! La Terre ne ressemble plus à rien, c'est un monstre de métal. Tout est artificiel : l'air que nous respirons, le pain que nous mangeons, tout... Pourtant, nous continuons tous de nous battre pour survivre car la vie reste précieuse. C'est la seule chose naturelle qui nous reste ! Comment grand-mère peut-elle souhaiter mourir ? C'est si injuste ! Elle veut des tomates ? Eh bien, je vais lui en trouver ! Comme ça, elle se battra pour rester avec moi !

\*\*\*

J'attends tapi dans l'obscurité. Le moindre bruit me fait sursauter. Je tente en vain de réchauffer mes mains gelées. Les dirigeants ont coupé les grandes fournaies qui nous chauffaient car le stock de combustibles diminuait trop vite. C'est pour ça que le nombre de prolétaires baisse significativement, ils meurent de froid, mais ça, les haut-placés s'en moquent ! Qu'est-ce que je raconte ? Ils s'en réjouissent, ces enflures ! Soudain, j'entends des éclats de voix. La garde ! Je retiens mon souffle tandis qu'ils passent devant moi. La ronde passée, il me reste exactement dix minutes pour agir avant la prochaine ! Je m'élançe vers le bâtiment qui se dresse en face de moi. C'est un entrepôt de stockage, situé au nord de la ville. Il est toujours visé par les émeutes, c'est pour cela qu'il est aussi bien gardé. Très peu de personnes ont réussi à le voler, mais je n'ai pas le choix, je dois y arriver !

Je m'arrête devant les barbelés qui délimitent le périmètre interdit sans autorisation. Une fois traversés, je deviendrai un criminel. Je serai un ennemi de l'humanité mais je dois le faire, pour grand-mère ! Je me faufile à travers les fils d'acier, le cœur battant. Je longe ensuite le bâtiment en pierre jusqu'à l'ancienne bouche d'aération que j'avais repérée. Je tente vainement de l'enlever silencieusement puis après avoir jeté quelques regards autour de moi,

je donne un grand coup de pied dedans. La grille saute dans un fracas épouvantable. Les poils se hérissent sur ma peau. C'est fini, je suis pris ! Je ferme les yeux et attends quelques secondes mais rien ne vient. J'inspire un grand coup avant de m'enfoncer dans le boyau métallique

Je progresse lentement, à quatre pattes. Il fait une chaleur infernale et l'oxygène se fait rare. Au bout d'un moment interminable, je tombe sur un grillage. Je m'empresse de donner un coup dedans et il ne résiste pas. Je débouche sur une vaste salle où de nombreuses caisses métalliques sont stockées. Il y a de quoi nourrir un régiment ! Je parcours des yeux les étiquettes jusqu'à enfin tomber sur la bonne : « tomates ». A ma grande surprise, le couvercle cède plutôt facilement, découvrant un nombre incalculable de petits fruits rouges de 2 ou 3 centimètres de diamètre ! J'ai réussi ! Je saisis délicatement un de ces petits trésors et ne peux résister à la tentation de le fourrer dans ma bouche. Je croque dans la chair et un jus aux saveurs fabuleuses éclabousse mon palais. C'est délicieux... Rien à voir avec le pain quotidien. Il me faut quelques secondes pour me rendre compte que des larmes coulent sur mon visage. Je les sèche d'un geste rapide. C'est injuste ! Pourquoi la haute société aurait-elle droit à ce plaisir et pas nous ? Je sens la colère vrombir en moi. Soudain, la porte métallique s'ouvre et une voix grave me crie :

« Eh toi ! »

Mon cœur manque un battement, je saisis une poignée de fruits dans ma main droite et m'engouffre dans le tunnel en métal. Si je me fais prendre, je suis mort ! Enfin, j'aperçois la sortie. J'accélère encore. Cinq mètres, quatre, trois, deux, un ! Je saute hors du boyau et percute de plein fouet une masse noire. Il me faut quelques secondes pour comprendre ce qui se passe. C'est fini... L'homme en uniforme se penche vers moi et malgré la pénombre, je distingue un sourire sur ses lèvres. Il me lance d'une voix satisfaite :

« Tu croyais vraiment t'en sortir comme ça, sale vaurien ? Tes parents ne t'ont pas appris où était ta place ? Les parasites dans ton genre feraient mieux de crever ! »

Mon corps est secoué de tremblements. Il continue en rigolant :

« Eh bien ? Tu as peur ? Tu vas me supplier de t'épargner en pleurant ? »

Non. Ce que je ressens n'est pas de la peur. Non. C'est de la rage ! Je m'élanche sur lui et parviens à le renverser. Il hurle. Bientôt ses amis vont débarquer et ils me tueront. Peut-être que je pourrais m'enfuir ? Non. Je veux le faire payer ! Payer pour toutes les souffrances que lui et les siens nous ont fait endurer ! Payer pour tous les morts dont ils sont responsables ! Payer pour toutes les injustices ! Il doit payer... Non... non... Mes coups ralentissent. Je ne vauds pas mieux qu'eux... Je... Je suis désolé... Une forte poigne me tire en arrière, je ne me débats pas. On m'applique quelque chose sur le nez et je sombre.

Je me réveille dans un lit. Un homme se tient assis à mon chevet. Il est assez âgé, une longue barbe blanche couvre son visage. Quand il voit que j'ouvre les yeux, il me sourit et commence d'une voix douce :

« Ah ! Tu te réveilles enfin ! Tu dors depuis deux jours. Je commençais à m'impatisser. Oh, mais j'en oublie la politesse. Je m'appelle Thomas Greys. Tu as dû entendre parler de moi.

— Oui, murmuré-je d'une voix pâteuse, vous avez trouvé une solution pour créer de l'oxygène artificiellement ce qui a engendré l'opération qui a changé la face de la planète. Je vous croyais mort.

— En effet, je suis l'homme responsable de l'anéantissement de notre Terre. Je me suis fait passer pour mort après avoir pris conscience du désastre que j'avais causé. Le jeune scientifique ambitieux que j'étais n'avait pas compris qu'en exposant ses théories, l'ensemble des arbres seraient rasés. Je pensais sauver l'humanité, pas la condamner. Aujourd'hui, je me bats pour réparer mes erreurs. Je fais partie du groupe de rebelles appelé Greenpiece. Viens, je vais te montrer mes recherches. »

Il se lève et s'éloigne à petit pas. Je m'empresse de le suivre, chancelant. Il reprend alors son histoire :

« Nous sommes dans ce qu'on appelait avant l'underground. Une structure de tunnel qui abritait un métro à Londres, en Angleterre. Je suis Londonien d'origine. Nous sommes actuellement sous Big-Ben. Tu connais Big-ben ? Non. Suis-je bête ? Londres était une ville magnifique, tout comme Paris ou Venise. Il y avait des bâtiments vieux de plusieurs siècles et puis le pudding, ah... soupire-t'il. »

Je ne comprends rien à ce qu'il raconte. Je n'ai jamais entendu parler ni de « Londres », ni de « poudingue ». En plus, il a un accent bizarre. Il doit être sénile lui aussi ! Il s'entendrait bien avec grand-mère. En fait, il n'a pas l'air si terrible que ça et elle pourrait même changer d'avis à son sujet. Grand-mère ?

« Mes tomates ! m'écrie-je soudain, grand-mère !

— Oh ! Tes tomates étaient, comment dire... Légèrement écrasées, m'explique-t'il dans un haussement d'épaule.

— Oh non ! Non ! Non ! Non ! Sangloté-je. Et ma grand-mère ?

— Ta grand-mère ? répète-t'il en fronçant les sourcils.

— Elle est toute seule ! Il faut que je retourne la voir !

— Toi ? Tu ne pourrais pas faire trois pas sans que tu ne sois arrêté ! Tu es un criminel maintenant ! J'envoie une équipe la chercher, me rassure t'il avant de murmurer quelques mots dans un talkie-walkie. Tiens-nous sommes arrivés. »

Devant nous, une porte en verre. Il la pousse et mille senteurs emplissent mes poumons. Le spectacle est à couper le souffle. Des dizaines et des dizaines de plantes toutes plus belles les unes que les autres. Des feuilles, des fleurs et des fruits ! Des dizaines de fruits ! Et puis des tomates énormes ! Rouges, jaunes, vertes et même noires !

« C'est fantastique... murmuré-je, grand-mère avait raison...

— Ce n'est rien comparé à ce qu'était la Terre auparavant ! Il y avait des

champs entiers de blés, de tomates ou de maïs ! Et puis des forêts luxuriantes, avec des milliers de spécimens comme celui ci, raconte-t'il en posant sa main ridée sur un arbre au tronc large comme deux fois mon torse. On vivait en harmonie avec la nature, c'était merveilleux... Le paradis... Il y avait des animaux, des chiens, des chats, des lapins et des oiseaux... »

Déjà je ne l'écoute plus, mon regard s'est arrêté sur un gros tas de feuilles reliées par du cuir.

« Qu'est-ce que s'est ?

— Oh, ça ? C'est un livre mon petit, j'en ai des bibliothèques entières.

— Mais, je croyais que tout avait été brûlé pour ne pas laisser de traces de la vie d'Avant... »

Mes doigts caressent la couverture brune. Je tourne un regard interrogateur vers le vieil homme. Il acquiesce. J'ouvre le livre avec délicatesse. Des rangées de signes sont alignés, je n'y comprends rien. Soudain, sur une page une image, celle d'une feuille. Je feuillette les pages de plus en plus rapidement, reconnaissant les forêts, la mer et les oiseaux que m'avait décrits grand-mère. Alors, tout était vrai ? Tout ? Tout cela a vraiment existé ? Les larmes coulent sur mes joues. Pourquoi ? Pourquoi avoir détruit tout cela ? La Terre était si belle, alors pourquoi ? Mes doigts s'arrêtent sur une page où est représentée une maison au milieu d'une vaste prairie avec deux enfants qui jouent gaiement. Pourquoi nous ont-ils privé de ça ? Bon sang, pourquoi ?

\*\*\*

Une petite brise fraîche caresse mon visage. Je sens les brins d'herbe humides sous mon corps. Autour de moi, le silence, pas un bruit à par le léger sifflement du vent dans les feuilles et le craquement des branches. Nous sommes en 113 du calendrier Re. Cinquante ans ont passé depuis la découverte fascinante et révoltante qui a bouleversé ma vie. Cinquante longues années... Pourtant, il me semble encore que c'était hier. Je dois avouer que ces années de lutte acharnée pour l'écologie n'ont pas toujours été très faciles. Il y a bien sûr eu des périodes sombres notamment lorsque nous avons fini par renverser le gouvernement. C'était un peu l'anarchie, mais Greys s'est révélé être un excellent orateur ! Finalement, notre groupe s'est installé au pouvoir, un régime juste et au service de la planète venait de naître. La Terre dont nous avons hérité était gangrenée, au bord de la ruine, pourtant, grâce aux génies novateurs, nous avons réussi à la remettre d'aplomb. Nous avons par exemple trouvé un moyen de recycler le CO<sub>2</sub> de l'épais brouillard. Évidemment, tout cela ne s'est pas fait en un jour, aujourd'hui encore, une fine pellicule de pollution perdure dans l'air. Enfin grâce aux plantes de la serre et à un travail acharné pour dépolluer les sols, nous avons ouvert le premier parc, l'année dernière ! Le nouveau « poumon vert » de la planète. Une réussite qui récompensait toutes ces années de combats et nous a fait avancer un peu plus encore dans la voie de l'écologie.

Soudain, des bruits de pas, le craquement de branches derrière moi. Je me redresse lentement et m'adosse au tronc du chêne centenaire. Le tout premier arbre que j'ai vu, ce jour-là. Je tourne la tête et vois accourir deux enfants. Ils rient et fondent sur moi après avoir jeté leurs cartables dans l'herbe. Je les attrape et les renverse sur le sol vert, à mes côtés avant de les presser contre moi. Ils éclatent de rire. Mon cœur se serre dans ma poitrine. Ces deux enfants, mes deux enfants, insouciants et heureux sont le témoignage de notre succès. Grand-mère, Greys et tous les autres, nous avons réussi ! Ensemble, nous avons sauvé notre Terre !